

LA DESTINEE De la Femme.

(Suite.) Les ailes regorgent de pauvres; les hôpitaux succombent sous le poids de leur charge, et chaque jour les victimes de la cupidité, de la rapacité des idolâtres de l'or, augmentent.

La philosophie a passé et n'a fait aucun bien aux masses; les progrès matériels ne font du bien qu'aux riches et aux hommes peu scrupuleux.

Le Christ est venu en ce monde nous porter la nouvelle loi, la charité. L'amour de la famille, l'amour de la patrie, l'amour pour presque toutes les phases existait avant la venue du Christ; mais c'est Lui qui nous a enseigné l'amour de tous les hommes sans exception d'aucun.

Mais comment se fait-il qu'après dix-neuf siècles, les trois quarts des hommes souffrent encore de douleurs de la misère, quand l'autre quart jouit de toutes bonnettes et des belles choses de ce monde!

Ah! c'est que la charité a de la peine à se faire jour à travers toutes les mauvaises passions des riches comme des pauvres. Elle est pressée, balottée par l'orgueil, l'envie, l'égoïsme, l'intérêt; et ces mauvaises passions, depuis la déchéance de l'homme, ont pris une telle force dans le cœur du roi de la création, qu'il faudra du temps pour le triomphe de la doctrine du Maître, sans toucher au libre arbitre.

Mais les signes sont en faveur d'un nouvel élan des progrès du cœur humain. Depuis six mille ans, le navire de l'humanité à l'ancre au gouvenail. Ce navire a eu vent de bout presque tout le temps, du rapport du bonheur de l'homme. Que de bordées, grand Dieu, à tribord et à babord! Bordée vers l'idolâtrie, bordée vers les conquêtes et le bouleversement des empires, bordée vers la contraction du pouvoir, bordée vers les persécutions religieuses, bordée vers la décentralisation des pouvoirs, bordée vers l'extinction des lumières des siècles passés, bordée vers les luttes entre les sectes religieuses, bordée vers la renaissance des lumières et de l'intelligence, bordée vers le développement des sciences et des arts, bordée vers le phélosophisme, bordée vers la réforme religieuse, bordée vers le sarcasme anti-religieux, bordée vers la libre pensée, bordée vers les ordres secrets, bordée vers les découvertes et la colonisation, bordée vers les progrès matériels, bordée vers la révolution politique, bordée vers la liberté, bordée vers l'idolâtrie de l'or, bordée vers le paupérisme bordée vers l'anarchisme qui jette la terreur, en ce moment, dans le monde entier, par le poignard, le dynamite et toutes sortes de machines infernales, qui sème la mort dans tous les rangs de la société depuis les têtes couronnées jusqu'aux humbles citoyens.

Quelle responsabilité ont assumée ceux qui ont travaillé à arrêter la marche de la vraie démocratie instituée par le Sauveur du monde! Cependant, puisque toutes ces laines, tous ces bouleversements existent, c'est qu'ils sont nécessaires.

Marcigny se contenta de répondre: —J'ai dit ce qui s'est passé... Je sais très bien qu'il n'est impossible de prouver que Ragon s'est fait justice... Il n'y avait là aucun témoin... et moi-même, au début de notre rencontre, je n'en avais pas prévu le dénouement... Mais de notre duel, il existait une preuve... et cette preuve, ainsi que je l'ai expliqué à M. Labordier, signée de Ragon et de moi, devait empêcher que le survivant de nous deux fût accusé d'assassinat et poursuivie injustement... Cette preuve montrait que notre duel, s'il s'était passé sans témoins, avait quand même été loyal... En foi de quoi nous avions signé librement.

—Qu'est devenu ce papier? —Hélas! je l'ignore. Je l'avais laissé auprès du cadavre, me disant que ceux qui trouveraient Ragon trouveraient également, sur ce papier, l'explication de sa mort.

—On n'a rien trouvé... Dans les premiers moments qui suivirent la découverte du corps, je m'attendais à être arrêté, puisque mon nom était là, près du cadavre!... En voyant que personne ne m'interrogeait, je compris que le papier qui devait me sauver avait été anéanti et je me sentis perdu.

A cet instant, ceux qui eussent fait attention à Goliath et à Bastille eussent été fort étonnés de leur altitude singulière. Ils avaient l'air d'être frappés de stupeur.

—Oh! c'est bien simple, monsieur le président... Nous vous avons raconté tout à l'heure comment nous avions découvert nos fusils déchargés... et nous vous avons dit que nous n'avions pas perdu de temps à les recharger... —Et bien, où est l'intérêt pour nous... —L'intérêt pour vous!... Vous ne comprenez donc pas! —Tu parles, qu'ils ne comprennent pas, dit Bastille furieux.

—Hâtez-vous de vous expliquer et parlez clairement, ou je vous renvoie à vos places. —Monsieur le président... —Asseyez-vous et taisez-vous. Goliath insista, suppliait: —Monsieur le président, Bas-

LES Grands Bienfaiteurs

Nous lions dans le Gaulois: Le don magnifique fait par Mme Hériot en faveur des employés de la maison du Louvre, apporte une page nouvelle aux annales de la bienfaisance, et le moment est tout à fait propice pour tourner ces feuilles de la charité où sont inscrits tant et de si réconfortants souvenirs.

Presque toujours, à l'origine de ces grands actes qui embellissent notre pauvre humanité, si fallible et souvent perverse, vous découvrirez la primesautière initiative ou la secrète inspiration de la femme: à celui qui déconcerte le secret d'une action sublime dont le mobile échappe à notre banal entraînement, cherchez la femme! peut-on dire en réhabilitant ainsi une formule abusivement détournée par la malice des écrivains.

Rappelons tout d'abord la Société de la charité maternelle, fondée par Mme de Forgeret et dont une autre femme fut la haute protectrice, Marie-Antoinette, qui voulut elle-même être présidente de l'œuvre.

Depuis lors, toute souveraine française eut à cœur d'imiter ce touchant exemple: les présidentes de l'œuvre furent successivement l'impératrice Joséphine, Marie-Louise, Mme la dauphine, duchesse d'Angoulême; la reine Marie-Adélaïde et l'impératrice Eugénie. Après la guerre, la Société de charité maternelle n'a plus en que des vice-présidentes qui se nomment la duchesse de Mouchy, la duchesse de Trévise, la marquise de Lillers, Mme Lebandy, la vicomtesse Emmanuel d'Harcourt, etc., toutes attachées à leur œuvre, lui consacrant leur temps et donnant, les premières, l'exemple de la générosité. Sous leur direction, toute une armée de femmes du monde visitent les ménages pauvres, s'enquérant de leur situation et distribuant des secours.

D'où viennent les seize millions de revenu de l'assistance publique, si ce n'est de l'inspiration chrétienne? N'a-t-elle pas été fondée par Hugues de l'Yonne, le célèbre ministre de Louis XIV, qui légua aux pauvres son immense fortune et son hôtel, lequel occupait l'emplacement de l'ancien théâtre italien? En 1781, Mme de la Roche-foucauld fonda, avec les Frères de la Charité, la maison royale de santé, avenue d'Orléans, qui devient plus tard l'hospice de la Roche-foucauld.

En 1779, Jean-Denis Cochin fonda l'hôpital qui porte son nom. La société philanthropique si habilement dirigée aujourd'hui par le prince d'Arberg est fondée sous les auspices de Louis XVI. Elle a créé depuis plus de vingt ans l'œuvre des fourneaux et de nombreux dispensaires et asiles de nuit.

Le fermier général Beaujon légua son hôtel et sa Folie-Beaujon pour la fondation d'un hôpital qui porte encore son nom. La Révolution arrête cet élan et confisque les biens de ceux qui donnaient si largement. La charité ne reprend ses droits que bien plus tard, mais pour ne plus s'arrêter. M. de Montyon légua une somme importante à diffuser dans de bonnes œuvres. M. Bonnard, tapissier, légua à l'administration des hospices la somme de 1,127,886 francs pour la formation d'un hospice qui portera le nom de Saint-Michel et qui est situé à Saint-Mandé.

A Saint-Mandé également se trouve la fondation de Mme Jousseran, veuve Lenoir, qui a légué, dans ce but, un revenu de 183,000 francs. Et l'hospice Brézin, à Garches, ou l'hospice de la Renaissance, fondé par M. Brézin, ancien maître des forges, en faveur des ouvriers qui manient le marteau.

A Issy se trouve l'hospice fondé par M. Devilas, l'un des créateurs de l'entreprise de la gare, et qui a laissé pour cette fondation plus d'un million. A Auteuil, l'établissement hospitalier Chardon-Lagache, fondé en 1861 et doté de 143,000 francs de revenu. Rue Mirabeau, 5, l'hospice de Rognin, fondé par la veuve du grand compositeur, et doté de 62,000 francs de revenu.

A Courbevoie, l'asile Lambrecht, doté de 77,000 francs de rente; rue Lemercier, la fondation Dame; rue Saint-Dominique, la fondation de M. et Mme Leprince; rue d'Alésia, la fondation Tisserand. Nous n'en finirions pas si nous voulions signaler toutes les fondations pieuses.

Mais si la charité chrétienne a inspiré de grandes et touchantes libéralités, ce n'est pas à dire que d'autres n'aient pas eu le sentiment de la bienfaisance publique. L'œuvre des foyers, fondée il y a vingt ans par MM. de Rothschild, fait distribuer annuellement, par les maires, 600,000 francs de secours aux familles nécessiteuses. Ils ont fondé encore l'hôpital Rothschild, rue Picpus; l'orphelinat de Rothschild, dans le même quartier, et, rue Claude-Bernard, une école primaire professionnelle.

Le dispensaire de Mme Fardou-Haine distribue annuellement aux malheureux la somme de 100,000 francs. Rue d'Alésia, les ateliers d'aveugles fondés également par Mme Hesse. Mme Jules Ber a fondé l'orphelinat Ber; autre orphelinat fondé par Mme Isaac Pereire. M. Königswarter a légué, il y a deux ans, à l'Etat, un million pour la fondation d'un établissement destiné à recueillir les enfants moralement abandonnés.

Crèche fondée à Ville-d'Avray, par Mme Georges Cahen; école de jeunes filles fondée, boulevard Bourdon, par M. Bischofsheim; de refuge pour les jeunes filles, fondée, à Neuilly, par diverses personnes en tête desquelles était Mme Cahen, sous l'inspiration directe de l'impératrice Eugénie. Et l'hospice de Berck-sur-Mer, pour les enfants orphelins, fondé encore par MM. de Rothschild. Il semble qu'on ait pensé à tous les besoins du peuple quand on parcourt la liste des œuvres pour les malheureux qui souffrent. (Œuvres des Fourneaux, Œuvre de la Bonchée de pain, Œuvre des Crèches, Œuvre des libérés de St-Lazare, Œuvre de l'adoption des orphelins, Orphelinat des arts, Œuvre de l'abbé Roussel, Œuvre de dom Bosco, également pour l'enfance abandonnée; Société d'apprentissage, Union française pour le sauvetage de l'enfance, Patronage des libérés, asiles, maisons de retraite, Société nationale d'encouragement au bien, Ambulances urbaines, Hôpitalité de nuit, etc., etc., on a songé à tout, et ce n'est pas tout encore.

Le commandant Hériot, qui a multiplié ses fondations en Seine-et-Oise et dans l'Yonne, a créé notamment une école pour enfants de troupe et une école de sourds-muets. C'est par centaines de mille francs qu'il faudrait compter annuellement les bonnes œuvres qu'il a faites. Non moins long à faire serait

PROCÈS DREYFUS.

Le général de Boisseffre, dont le quartier-général est continué après la condamnation de Dreyfus. Elle a cessé durant un an, dit-il, mais en 1895, un papier provenant de la communication à un gouvernement étranger d'un document relatif à la distribution de l'artillerie et démontrant qu'un gouvernement étranger était parfaitement au courant des changements apportés, a été découvert. Répondant à une question posée par un membre de la cour martiale relativement aux dépositions contradictoires du général Mercier, ancien ministre de la guerre, et de M. Casimir Périer, ancien président de la République Française, le général de Boisseffre dit qu'il a certainement eu une entrevue avec le général Mercier au commencement du mois de janvier, entrevue durant laquelle Mercier a, à propos des représentations faites par un ambassadeur étranger au Président de la République, fait la remarque suivante: «A ne va pas arriver cette fois, non plus. Vous pouvez dormir en paix: l'incident est clos.

De Boisseffre déclare qu'il n'est pas moins certain de ce qui a été dit au sujet des aveux au capitaine Lebrun-Renault. Le général est également certain que l'incident de l'Elysee ne s'est pas produit le 5 janvier 1895, mais, dit-il, le 6 ou le 7.

Ce qui est certain, ajoute le général de Boisseffre, c'est qu'au moment où il s'est produit, je suis resté personnellement au ministère de la guerre. Me Demange rappelle la déclaration du général Rogot disant que Dreyfus était certainement intelligent mais qu'il n'aurait pas le voir au quartier-général de l'état-major, et il demande au général de Boisseffre son opinion à cet égard.

Le général répond: Je ne puis exprimer que la même opinion que le général Rogot. —Me Demange. A votre connaissance Esterhazy n'a-t-il pas été aidé à la cour d'enquête par les commandants du Paty du Clam, qui lui a donné des avis? —De Boisseffre. Je n'en sais absolument rien.

Le colonel Jouanet pose les questions d'usage au prisonnier, qui répond: Je n'ai rien à dire au général de Boisseffre, et Dreyfus se rassoit. Après une courte suspension de séance le général Gouze, ancien sous-chef d'état-major général, est appelé. Le témoin explique les motifs qui ont influencé ses actes durant ces dernières années. Il dit qu'il croit avoir été aidé par le but le plus élevé, la protection de l'armée contre les attaques criminelles venant de toutes parts.

A cette époque, dit le témoin, j'étais convaincu de la culpabilité de Dreyfus, et cette conviction est aujourd'hui aussi forte que jamais. (Sensation.) Je regarde comme un abominable crime, continue le général, d'avoir essayé de substituer un homme de paille, quelque méprisable qu'il puisse être, d'autant plus que son crime ne pourrait, en aucun cas, diminuer la culpabilité de Dreyfus. Ma conviction est la même qu'au commencement de l'affaire. Esterhazy, il est vrai, à un moment singulièrement psychologique et bien choisi, s'est déclaré l'auteur du bordereau, mais il a fait bien d'autres déclarations.

Il dit constamment des mensonges. Ce qui est certain, c'est qu'il n'aurait jamais pu livrer les documents énumérés dans le bordereau. Le général de Boisseffre rappelle alors brièvement le procès et l'acquiescement de l'état-major général; puis il fait allusion au faux Henry et à l'interrogatoire de Henry par M. Cavaignac. Vous connaissez le résultat, dit-il. Je ne vous raconterai pas ce que j'ai souffert à ce moment. Des que tout fut terminé, je donnai ma démission, mais on me demanda de la retirer.

On m'a dit que tout homme pouvait commettre une erreur, mais j'ai répondu que si tout homme pouvait se tromper, il n'aurait pas eu comme moi le malheur d'affirmer à un jury qu'un document était réel quand, en réalité, il était faux: que chacun de-

moi... C'est une Américaine... —Ah! mère, Eva est si charmante, dit la jeune modiste, que son amitié me manquera. Sous des dehors enfantins, elle possède un caractère déjà sérieux, et pendant mal malade, elle m'a donné de véritables preuves d'attachement.

—Nous perdons là une amie qui était bien gentille pour Marie, appuya le jeune homme en baissant la tête, et qu'avons-nous fait pour cela? —Mme de Carol constata avec un certain effroi la tristesse de son fils. —Mon René, lui dit elle, tu vas accorder à ta mère quelques minutes d'entretien et, si tu veux bien, nous allons passer dans ta chambre.

Mme de Carol entraîna son fils dans une pièce louée depuis peu sur leur palier et pompeusement dénommée par leur voisin, Jacques Larbaud, l'appartement de René. La porte close, et bien seuls, la mère dit à son fils: —Ce que j'ai à te dire est assez délicat, mon cher René, mais je ne voudrais pas te laisser glisser sur la pente où tu sembles prêt à t'engager; une nature comme la tienne n'y rencontrerait que peines et déboires.

—Ce n'est pas de Mme Vally? —Mon Dieu, ma chère mère, je n'ai jamais approfondi l'impression produite par elle sur moi... C'est une Américaine... —Ah! mère, Eva est si charmante, dit la jeune modiste, que son amitié me manquera. Sous des dehors enfantins, elle possède un caractère déjà sérieux, et pendant mal malade, elle m'a donné de véritables preuves d'attachement.

—Nous perdons là une amie qui était bien gentille pour Marie, appuya le jeune homme en baissant la tête, et qu'avons-nous fait pour cela? —Mme de Carol constata avec un certain effroi la tristesse de son fils. —Mon René, lui dit elle, tu vas accorder à ta mère quelques minutes d'entretien et, si tu veux bien, nous allons passer dans ta chambre.

Mme de Carol entraîna son fils dans une pièce louée depuis peu sur leur palier et pompeusement dénommée par leur voisin, Jacques Larbaud, l'appartement de René. La porte close, et bien seuls, la mère dit à son fils: —Ce que j'ai à te dire est assez délicat, mon cher René, mais je ne voudrais pas te laisser glisser sur la pente où tu sembles prêt à t'engager; une nature comme la tienne n'y rencontrerait que peines et déboires.

LA Prière des oiseaux

M. Henri de Parville, dans sa casserie scientifique du «Journal des Débats», raconte l'histoire suivante, qui lui a été narrée par M. Loya de Bruayre, lequel la tient, lui-même, d'une crèche de l'Amérique du Sud. Un soir, cette crèche avait été prendre le frais avec ses amies dans un bois voisin de sa demeure. Tout à coup, de tous côtés, on entendit dans les arbres, au milieu des taillis, de près, de loin: «Ora pro nobis, Domine!»

Un silence, et aussitôt d'autres voix répondirent: «Amen, amen.» On chercha dans toutes les directions. Il n'y avait certainement personne auprès des promeneurs. La crèche aperçut sur une branche un perroquet qui semblait la contempler ironiquement. Plus loin, un autre perroquet, un troisième perroquet, plusieurs perroquets. Il y avait là, évidemment, le père, la mère et les enfants. Toute une famille, peut-être toute une population de cousins et de parents.

Et, de temps en temps, le silence se brisait par les mêmes paroles: «Ora pro nobis, Domine!» Puis, comme un écho, d'autres voix répétaient: «Amen, amen, amen.» Et il y avait beaucoup de voix.

L'aveugle était singulière et sans doute n'eût-on pas aisément trouvé la clef de l'énigme, quand un perroquet quitta la branche d'un arbre et vint tranquillement se poser sur l'épaule de la jolie crèche. Et dans son oreille rosée, il cria: «Ora pro nobis, Domine!» C'était une vieille connaissance: un perroquet privé qui avait vécu des années dans la maison de la crèche.

Un beau matin de printemps, quand le bois se couvrit de feuilles nouvelles et se parfuma, le perroquet sentit le besoin de reconquérir sa liberté et d'aller conter fleurette à ses parrains. Il quitta son perchoir et gagna la forêt natale. Mais pendant des années, quand il vivait prisonnier, il avait assisté chaque soir à la prière dite en commun et à haute voix. En dormant à moitié, il avait beaucoup retenu.

Quand il fut de retour chez lui dans les bois, à la nuit tombante, il pensa à ses hôtes et se mit à chanter dans la prière du soir. Il le répéta si bien que femme et enfants imitèrent le père de famille. Après eux, les voisins, puis les voisins des voisins.

Et le soir, comme dans une forêt enchantée, on n'entend plus maintenant que des prières, la prière des oiseaux: —«Ora pro nobis, Domine! Amen, amen, amen!»

On la fit taire. On l'obligea à se rasseoir. Marcigny se contenta de répondre: —J'ai dit ce qui s'est passé... Je sais très bien qu'il n'est impossible de prouver que Ragon s'est fait justice... Il n'y avait là aucun témoin... et moi-même, au début de notre rencontre, je n'en avais pas prévu le dénouement... Mais de notre duel, il existait une preuve... et cette preuve, ainsi que je l'ai expliqué à M. Labordier, signée de Ragon et de moi, devait empêcher que le survivant de nous deux fût accusé d'assassinat et poursuivie injustement... Cette preuve montrait que notre duel, s'il s'était passé sans témoins, avait quand même été loyal... En foi de quoi nous avions signé librement.

A cet instant, ceux qui eussent fait attention à Goliath et à Bastille eussent été fort étonnés de leur altitude singulière. Ils avaient l'air d'être frappés de stupeur.

—Oh! c'est bien simple, monsieur le président... Nous vous avons raconté tout à l'heure comment nous avions découvert nos fusils déchargés... et nous vous avons dit que nous n'avions pas perdu de temps à les recharger... —Et bien, où est l'intérêt pour nous... —L'intérêt pour vous!... Vous ne comprenez donc pas! —Tu parles, qu'ils ne comprennent pas, dit Bastille furieux.

Hâtez-vous de vous expliquer et parlez clairement, ou je vous renvoie à vos places. —Monsieur le président... —Asseyez-vous et taisez-vous. Goliath insista, suppliait: —Monsieur le président, Bas-

Crèche fondée à Ville-d'Avray, par Mme Georges Cahen; école de jeunes filles fondée, boulevard Bourdon, par M. Bischofsheim; de refuge pour les jeunes filles, fondée, à Neuilly, par diverses personnes en tête desquelles était Mme Cahen, sous l'inspiration directe de l'impératrice Eugénie. Et l'hospice de Berck-sur-Mer, pour les enfants orphelins, fondé encore par MM. de Rothschild. Il semble qu'on ait pensé à tous les besoins du peuple quand on parcourt la liste des œuvres pour les malheureux qui souffrent. (Œuvres des Fourneaux, Œuvre de la Bonchée de pain, Œuvre des Crèches, Œuvre des libérés de St-Lazare, Œuvre de l'adoption des orphelins, Orphelinat des arts, Œuvre de l'abbé Roussel, Œuvre de dom Bosco, également pour l'enfance abandonnée; Société d'apprentissage, Union française pour le sauvetage de l'enfance, Patronage des libérés, asiles, maisons de retraite, Société nationale d'encouragement au bien, Ambulances urbaines, Hôpitalité de nuit, etc., etc., on a songé à tout, et ce n'est pas tout encore.

Le commandant Hériot, qui a multiplié ses fondations en Seine-et-Oise et dans l'Yonne, a créé notamment une école pour enfants de troupe et une école de sourds-muets. C'est par centaines de mille francs qu'il faudrait compter annuellement les bonnes œuvres qu'il a faites. Non moins long à faire serait

Marie et René protestèrent vivement. —Ah! mère, Eva est si charmante, dit la jeune modiste, que son amitié me manquera. Sous des dehors enfantins, elle possède un caractère déjà sérieux, et pendant mal malade, elle m'a donné de véritables preuves d'attachement.

Feuilleton L'Abelle de la N.O. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lotin et A. de Treil TROISIÈME PARTIE. JUSTICE. III DISPARITION. Suite. Comme sa mère et sa sœur le questionnaient sur sa tristesse, il leur fit part de ses craintes: —Eh bien, mon cher fils, dit Mme de Carol, il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. It soothes the GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and see the other kind. Twenty-five cents a bottle.